

..EXTRAITS DES MEMOIRES DE TANTE BLANCHE

.....

A Mont St Vincent nous recevions les professeurs, comme il était déjà habituel, et nous avons eu la visite de Jeanine Deville, cousine de Marie-Blanche. Nous étions heureuse de la connaître " hors de la classe " car son père avait voulu qu'elle redouble sa philo au Sacré Cœur ; Jeanine n'avait aucun goût pour les raisonnements philosophiques. Je lui avais donné une chambre pour que sa vie soit plus " personnelle". Je crois qu'elle a été heureuse de cette liberté que, ni son ancien pensionnat, ni ses tantes austères ne lui avait donné jusque là.

Renée aimait beaucoup Jeanine et rêvait de son mariage avec Jean. Elle vint avec son père aux funérailles de Louis. Son père aussi était favorable à ce mariage possible ; nous le connaissions pour la première fois.

Mais Jean n'était pas pressé. !

.....

En 1953 se célébraient à Vosne les fiançailles de Jean et Jeanine. Jeanine venait de perdre sa tante Marie, un pilier de la maison de commerce Deville. Ce fût donc une fête intimement familiale qui nous réunissait tous.

²Le mariage se fit à Montrond en mars 1954. Renée et moi avions comme cavaliers les deux oncles de Jeanine : les oncles Louis et Désiré. Jeanine était très belle en sa robe longue de velours blanc et recevait ainsi la famille, sa tante Cécile étant déjà très impotente. A 11 heures, Marcelle la coiffait de son voile et le cortège montait à l'église. Tout le village était réuni. Les hommes, comme de coutume à Montrond, ont chanté la messe.

Après la messe, les deux jeunes mariés allèrent s'agenouiller au pied de l'autel pour recevoir l'ultime bénédiction nuptiale : " que le Dieu d'Israël soit avec vous et que lui-même vous comble de ses bénédictions afin que vous puissiez voir les enfants de vos enfants jusqu'à la troisième et quatrième génération, et que vous possédiez sans fin la vie éternelle, par Jésus-Christ Notre Seigneur qui vit avec Dieu le Père et le saint Esprit pour les siècles des siècles.

Au sortir de l'office, des jeunes gens de la promotion de Jeanine, assis autour d'une table, retenaient les membres du cortège et exigeaient en riant une sorte d'amende qui dédommagerait le village de la perte de l'un de ses enfants.

Après la photo d'usage, les voitures nous menèrent à Arbois où avait lieu le repas. Magnifique hôtel et très beau repas.

.....

Nous recevions à Bourg la nouvelle de la naissance de Michel le 16 février 1956. Renée et moi étions profondément heureuses, sachant combien l'arrivée de ce bébé causerait de bonheur à tout le monde. Le baptême officiel se fit à Paques car le baptême sacramentel avait eu lieu à la clinique en raison du froid intense qui sévissait alors. Colette et Gustave étaient parrain et marraine ; Gustave remplaçait l'oncle de Jeanine, trop malade pour se déplacer. Le bébé fût porté à l'église pour être consacré à la Sainte Vierge comme le voulait la coutume. Pour cette cérémonie, nous vîmes 6 enfants de chœur assister monsieur le curé, au lieu de 2 comme était la coutume. François revint donc précipitamment à la maison chercher 4 cornets supplémentaires

de dragées. A l'issue de l'office, les gamins du village réunis sur la place attendaient... Il fallut jeter des dragées pour satisfaire tous ces écoliers. Je m'associai à ce geste que je n'aimais pas... Soudain, j'avise une fillette, 5 à 7 ans qui pleurait. " Je n'arrive pas à ramasser des dragées, " gémit-elle. Eh bien, donne moi les poches de ton tablier et je vais les remplir... Elle me laisse chercher ses poches... Elles étaient déjà pleines... " Ne fais pas ta directrice " me répétait-on souvent en famille. Alors, sans mot dire, j'ai mis bonne mesure dans les poches. Ô femme déjà !

Le lendemain du baptême je rencontrais l'instituteur et, en riant, je lui demandais pourquoi tant d'enfants de chœur avaient assisté à ce baptême ? " Oh, me dit-il, tous s'offraient pour ce service... J'ai permis à 6 gars ; c'était inhabituel mais j'ai exigé qu'on me rapporte intact les 6 cornets de dragées afin qu'ils soient partagés avec toute la classe. Ce qui fût fait. J'ai admiré.

Ce bonheur familial de l'arrivée de Michel fut vite éteint par une nouvelle inattendue : Jean était réquisitionné pour partir en Algérie. Ce fût un choc douloureux pour tous et surtout pour le jeune ménage. Après un court séjour à Auxonne, le temps des vaccins qui le rendirent si malade, Jean s'embarquait pour la région de Tizi-Ouzou, la moins dangereuse à ce moment-là. Néanmoins, l'inquiétude mordait nos cœurs. L'attente du courrier (comme en 1918) absorbait nos pensées. Nous quittions définitivement Bourg avec le souci majeur de la vie de Jean.

D'autre part, il fallait chercher un appartement à Dijon.

Quand j'arrivais à Vosne Jeanine se décidait à partir en Algérie et nous laissait le soin de Michel. Joie malgré les soucis car l'enfant était facile. Mais un matin, Mademoiselle Cécile Deville nous téléphona que le père de Jeanine était en clinique, opéré d'urgence d'un ulcère à l'estomac. Il fut convenu que François et moi partirions vite à Champagnole pour savoir l'état du malade et l'écrire à Jeanine. Arrivés à la clinique, je demandais à voir le docteur pour savoir si Jeanine devait rentrer. La religieuse me répondit brièvement que tout allait bien et qu'il était inutile de déranger le chirurgien.... Je n'osais insister, bien que le malade me semble très fatigué. De Champagnole j'écrivais tout cela à Jeanine, lui disant mon désir de la voir revenir.

Et nous rentrâmes à Vosne le même soir. Le lendemain, Mademoiselle Cécile téléphonait, accablée, que son frère était mort dans la nuit d'un infarctus.

De nouveau, avec François, je retournais à Champagnole où je veillais le défunt la nuit suivante.

.....

Quelques jours après les funérailles, Jean repartait en Algérie et Jeanine s'absorbait dans les soucis d'une succession difficile car les 2 oncles, Louis et Désiré, étaient morts moins d'un an auparavant. Marie-Louise et Colette avaient souvent la garde de Michel.

.....

En Janvier 1957, le 30, jour de mon anniversaire, naissait Anne-Françoise. Je revois encore Jean, à 7 heures du matin, debout à l'entrée de la chambre nous annonçant l'arrivée de cette petite fille à la clinique de Fontaine, comme Michel. Clinique dirigée par des amis de Mémé. Nini qui allait ce matin-là donner son cours rue des Génois sera la première à faire visite à Jeanine et à nous décrire à midi le petit " pruneau " qu'était le nouveau-né avec ses cheveux noirs. François était parrain au baptême qui fut administré à la clinique comme pour Michel. La cérémonie à Vosne se fit à Paques et

réunissait encore toute la famille.

En janvier 1958 arrivait Bernard ; nous avons gardé Michel à cette occasion plusieurs jours de suite ; il s'habitua à vivre avec nous. Et je me souviens de la façon dont il regardait avec surprise le bébé dans son berceau et sa maman dans son lit. Il voulait emmener celle-ci. Quand maman et poupon rentrèrent à Vosne, ils firent une pause chez nous. Et Gustave et Jean offrirent du champagne au vieux prêtre (un ancien prof. de St François) qui avait fait les deux baptêmes. Il faisait très froid et on avait déposé le moïse ou reposait Bernard près du radiateur de Nini. Quand, au départ, le papa reprit la corbeille d'osier, Bernard, les yeux bleus grands ouverts, regardait autour de lui. Je m'étais posé la question : que sera-t-il à 20 ans ? Et je n'espérais pas le voir à cette date !.

Ainsi 3 petits enfants vivaient autour de nous. Nous les gardions souvent à tour de rôle quand on nous les déposait le temps des commissions en ville mais c'était Michel qui venait et restait le plus souvent avec nous. Mémé aussi les gardait tour à tour et l'on a descendu du grenier le petit lit de bois dans la chambre de Colette.

.....

Nous faisons nos valises pour Mont Saint Vincent et cette fois nous emmenons Michel ; ses 2 ans 1/2 le faisait nous suivre sans trop de crainte, bien que, d'abord cette grande demeure l'effraye. Ma chambre , contiguë à celle de Renée lui fut destinée. Il s'inquiéta au moment de sa sieste, mais comme son papa fit la sieste dans le lit de Renée, il accepta d'emblée de coucher tout près, porte ouverte. Le soir, après le départ de ses parents, il entra dans la chambre et caressant le lit de Renée " le lit de papa " dit-il, et sans crainte s'enfila dans le sien. C'est ainsi qu'il s'habitua avec nous. Choyé - mais bien élevé par Renée - le climat lui fit grand bien. Fidèle à ses principes, Renée nous défendait le matin de lui adresser la parole la première. Nous devions lui répondre, mais non prendre l'initiative de la conversation. Michel ne nous causa jamais aucun souci ou ennui. Quand ses parents venaient le voir , leur départ ne suscitait aucun caprice.

Quand, en Septembre, nous avons ramené Michel à Vosne, sa maman nous a dit : " je vous avait confié un bébé, vous me ramenez un petit homme." Il s'était fortifié corps et âme.

Michel arrivait ainsi avec nous régulièrement pendant la période des grandes vacances. Anne-Françoise venait le rejoindre : elle couchait alors dans la chambre de Nini plus ensoleillée que tout autre. Pendant l'un de ses séjours, un gros orage éclate alors que les enfants étaient déjà couchés. Nous veillions près de Michel, rassuré. mais la petite était plus loin de nous. J'allais vite la trouver. Blottie sous ses couvertures, apeurée mais silencieuse, elle me tendit les bras et s'accrocha à mon cou. Je l'amenais près de nous et la couchais près de Michel. Qu'ils furent heureux d'être ensemble quand les éclats du tonnerre ébranlèrent la maison.

Ils ne nous ont jamais donné aucune peine malgré les dangers qu'offraient les grands murs des terrasses. Non, ils ne sont jamais montés sur ces murs.

Ma joie, ma détente était de jouer avec eux pendant les petites vacances scolaires qui ne me permettaient pas d'aller à Mont Saint Vincent. Ils étaient toujours sages avec moi. Ils écoutaient, avides, les histoires que je racontais, ils courraient dans le jardin à perdre haleine... On jouait si bien au loup ! Bernard mettait toute son énergie à suivre les 2 grands. Il était déjà fort tenace.

Nous nous réunissions chez mémé pour Noël. Après Noël, Jean et Jeanine

allaient parfois deux ou trois jours chez des amis et laissaient les petits à la garde de tante Cécile et mémère Hory qui alors habitaient chez Jeanine. Mais je montais chez Mémé l'un ou l'autre des enfants pour que les deux vieilles n'aient pas trop de mal à se faire obéir. Une année je dis " tante Blanche montera Michel et Bernard, le lendemain Michel et Anne-Françoise et le 3° jour Anne-Françoise et Bernard. J'obéissais à maman. Le 1° jour tout se passa bien malgré le chagrin d'Anne-Françoise de voir partir ses frères.

Le 2° jour j'allais chercher Michel et Anne-Françoise comme convenu. Mais dès mon arrivée, Bernard qui avait tout juste 2 ans, qui ne parlait pas, vêtu (déjà) de son petit anorak rouge, se jeta sur moi et de ses 2 petits bras m'enserra les jambes. Il me serra si fort qu'il aurait fallu le fouetter plus fort encore pour me dégager. Après quelques gronderies inutiles, je les emmenais tous les 3 chez mémé. A notre entrée, Marie-Louise allait clamer " 3 c'est trop ", quand Bernard, sans doute conscient de " l'illégalité " de sa présence, se jeta dans ses bras. Déjà diplomate ! Je les ramenaient le soir, heureux de cette journée qui se renouvela le lendemain. Jeanine fit semblant d'ignorer cette incartade. Ils avaient été sages ; c'était suffisant. ..

De quoi se souviennent-ils encore ? Cette période de leur petite enfance m'est si présente !! Je racontais nombre d'histoires : la plus passionnante était celle de "Corne Fine " histoire d'une maîtresse chèvre qui contrairement à Blanchette de Monsieur Seguin, arrivait à tuer un Maître Loup, aidé en cela par un castor dévoué. Les ragondins qu'élevaient Jean dans la Guincharde aidaient les petits à comprendre le récit. Ce récit m'était sans cesse réclamé " et surtout ne saute rien " disait Anne-Françoise.

Que racontais-je encore ? Le petit David avec sa fronde, ses petits cailloux bien pointus, son habilité à courir devant le lourd Goliath empêtré dans sa puissante armure. Il suait à grosses gouttes en poursuivant David qui courait léger comme une plume. Et ce fut la mort du Titan par la fronde de David.

Quand j'oubliais quelques détails, vite l'un ou l'autre rectifiait. Anne-Françoise n'aimait pas quand je changeais les ravissantes garnitures dont la fée embellissait les robes de Cendrillon. Rose, perles, étoiles avaient leur place...

Un jour de mauvais temps où nous avions " du monde " je les avais monté tous les trois dans ma chambre, chez " la grand'mère " où je couchais. Je lus aux deux grands " les Mémoires d'un âne " tandis que Bernard pirouettait sur le lit. Soudain Michel se mit à pleurer à gros sanglots, mêlant ses larmes à celles de Cadichon racontant la mort de Pauline. Oh, je m'en souviens avec émotion. J'avais peine à le consoler.

Nous nous promenions aussi beaucoup et souvent la " Source au loup " était notre but. Anne-Françoise emmenait parfois le gros bébé en celluloïd que j'avais offert à Colette quand elle avait 4 ans (et que j'ai vu encore dans les bras de Rosalie.). Ce jour-là, voulant courir avec ses frères en avant, elle me mit le poupon dans les bras et je les suivais tranquillement de loin. Je fus dépassé par une groupe de garçons et filles qui me voyant seule sur la route avec cette poupée dans les bras, poussèrent un grand éclat de rire. Je les laissais à leur moquerie puisque les enfants, déjà dans leur sentier forestier, ne pouvaient leur révéler que j'étais " gouvernante accompagnatrice " de jeunes enfants. Canaliser le filet d'eau de la source était un travail pendant que Anne-Françoise berçait son bébé.

Je me souviens de ma dernière promenade avec eux ! C'était par un beau jour des vacances pascales. Bernard avait voulu emmener une pioche pour découvrir je ne

sais quoi dans l'une des carrières de la montagne. Puis nous étions revenu par la source au loup. Jamais nous n'avions tant marché, et naturellement au retour, je portais la pioche, Bernard étant exténué. Je pensais que maintenant ils allaient courir la montagne seuls. Effectivement; Pâques et grandes vacances passés, Michel et Bernard avec les petits copains de l'école couraient ensemble les sentiers, surtout les jours de neige avec leur luge.

Le soir cependant on jouait encore à la maison à des jeux tranquilles : dominos, loto, cartes. Michel n'aimait pas perdre ; il en souffrait vraiment. J'essayais de lui inculquer que ce n'était qu'un jeu ; je n'arrivais pas à détendre son âme souffrante jusqu'au jour où Jean s'est associé à notre jeu de mistigri. Par hasard Jean perdit cinq ou six fois de suite. Les autres riaient; applaudissaient. Michel comprit alors que ce n'était qu'un jeu. Le jour suivant, Bernard, qui voulait éviter les échecs de son père, essaya de marquer, presque invisiblement, la carte de mistigri afin de ne pas la tirer... Il avait 5 ans....

La maison aussi absorbait mon activité car Renée s'affaiblissait de plus en plus et, bien qu'énergique, ne pouvait plus travailler physiquement. Nous n'avions plus Michel qui allait en classe. Nous eûmes Anne-Françoise qui, une fois pris une grosse fièvre qui dura plusieurs jours. Nous étions ennuyées. Elle restait bien vivante malgré son séjour au lit (elle obéissait mieux qu'elle ne l'aurait fait près de ses frères.) Elle nous demanda alors une poupée. Nini lui apporté alors une jolie fillette brune. Au lieu de remercier, la petite s'écria " oh, je la voulais blonde !". Cependant, couchée près d'elle, la poupée fit son office de consolatrice.

Nous eûmes aussi Bernard, qui toussant beaucoup échappait à toute surveillance et entretenait ainsi sa bronchite. Comme il a pleuré le premier jour, ne pouvant se consoler d'avoir quitter Vosne et sa maman et ses frère et sœur. Puis, petit à petit, il s'habitua à notre ambiance, à nos soins. On le rendit en bonne santé.

C'est peu avant l'arrivée de Bernard qu'une nuit d'hiver, une bombe fût placée au rez de chaussée, à la porte de l'étude de Me Lancelin. Renée ne dormait pas, elle entendit une voiture s'arrêter près de notre immeuble, tout feux éteints. Elle voyait à travers les interstices des volets. Peu après, un ronflement sinistre, puis un coup de tonnerre ébranlait la maison et faisait voler en éclats toutes les vitres de la façade.. Avec -15° dehors, vite on installait Renée dans ma petite chambre, allions aux nouvelles, frissonnant dans nos robes de chambre. Tous les riverains étaient dehors, et toutes les vitres de la rue Buffon avaient sauté comme les nôtres. Me Lancelin, avec la police, arriva sur les lieux pour constater les dégâts. J'ai 18 procès sur les bras, nous dit-il, j'ai donc bien des ennemis. L'ennemi coupable court encore...

.....

Mont saint Vincent vendu, j'emmenais les petits à Montrond dans une autre grande demeure, la maison des Deville que la tante de Jeanine, Tante Cécile ne pouvait plus habiter seule. Moins confortable que " chez nous " nous y vivions tout de même heureux. Une immense cuisine nous séparait par un couloir d'un immense bureau qui faisait salle de jeux pour les enfants. Par derrière la salle à manger, puis la cour avec son vaste hangar empli de bois tous scié. Les feux de bois étaient notre grande occupation.

6

A côté du bureau, deux petites pièces destinées à la réparation des machines de travail. Michel et Bernard y découvrirent bien vite une demi-douzaine de petites haches marquées Deville, toutes petites haches qu'ils pouvaient manier facilement. Une autre pièce servait de bûcher et là, les 2 garçons maniaient leur hache pour débiter les fagots. Je surveillais de près ce travail qu'ils aimaient tant. Ils ne se sont jamais blessés et mon bois d'allumage se renouvelait chaque jour.

Nous admirions aussi un immense grenier à plusieurs étages ; on y accédait par plans inclinés ; il s'y empilait les foin pour les longs hivers... Ce grenier ne voyait plus de foin depuis que tracteurs, camions, autos avaient supprimé le bétail. Il conservait dans un coin un sorte de break que Bernard aurait voulu voir sur route. Jamais personne n'a satisfait son désir. Comment l'aurait-on pu ?

Les chambres au 1°.

Marie Picot puis Nini se relayaient pour me seconder près des enfants. Mon seul souci était la grande route en bordure de la maison, route de Genève, où la circulation était intense. Les enfants avaient d'assez grands espaces derrière la maison pour ne pas être tentés de traverser cette route. Tous les après-midi nous la traversions ensemble pour atteindre les bois à proximité du village. Là, loin de tout danger, il y avait mille jeux qui nous occupaient. Les 3 avaient un survêtement en laine rouge, légère, sans manches, ce qui me permettait de les voir au loin s'ils s'éloignaient un peu. Le bonheur de Bernard était de grimper aux arbres. Mais ils ne s'éloignaient pas trop.

Un jour, sur un rocher Michel aperçut une vipère qui fila très vite dans un trou à notre approche. Cette vipère nous rendit prudents. Le fermier nous avait dit qu'il en trouvait de temps en temps et qu'à travers les rochers il y avait parfois des cavités dont il fallait aussi se méfier. Je signale cela parce que j'eus l'occasion de les craindre.

En montant dans les bois nous longions un pré, et là, quand aucune vache n'y broutait, Anne-Françoise et Bernard le traversaient en diagonale et nous rejoignaient de l'autre côté ; et on les voyait surgir du taillis, heureux de nous avoir devancé. Ce jour-là, Anne-Françoise apparut seule. Où est Bernard ? Je ne sais. Nous attendons. J'appelle... pas de réponse. Mais nous attendons encore. " mais vous étiez ensemble " dis-je à la Petite.

-oui

-alors quand t-a-t-il quitté ?

-je ne sais pas.

Encore des appels. Une attente. Rien. Pas de Bernard et je pensais, le cœur battant aux excavations dont m'avait parlé le fermier. Le cœur serré d'angoisse j'allais me diriger vers un camp de scouts dont on percevait les amusements. Quand le petit surgit des taillis, assez essoufflé. On sentait qu'il venait de faire de gros efforts. Je n'ai pas pu lui faire expliquer ce qui l'avait ainsi retardé. D'assez gros rochers se dissimulaient à travers les petits arbres. Avait-il essayé sa force en grimpant sur quelques uns ?

Il était là ; je remerciais la Providence. Je priais de toute mon âme le soir après leur coucher pour que nous soyons préservés de tout accident.

" Pourquoi crains-tu les accidents me dit Michel puisque la médaille de la Sainte Vierge nous protège ? "

" Je crains vos imprudences dis-je parce que la Sainte Vierge ne peut vous protéger contre les conséquences des désobéissances.

Effectivement, Bernard ne s'avisait-il pas de dresser une planche appuyée sur la fenêtre de la salle à manger et grimpant sur cette planche il sautait dans la pièce - ou

bien, il faisait le manège inverse. Marie le vit et lui fit prévoir un accident possible. “ Mêle-toi de ce qui te regarde “ lui lança-t-il insolemment.

Je n'eus pas le temps d'intervenir pour réprimer cette réplique, la planche avait glissé et le front de Bernard avait heurté durement le rebord de la fenêtre. Cris de douleur.

Je soignais avec de l'arnica, puis du mercurochrome qui rougit tout le front, ce qui l'obligea à rester tranquille près de moi pendant la soirée. Mais le coup rude lui donna une grosse fièvre - d'un seul jour heureusement et il eût une réaction cutanée - une sorte d'urticaire? Le médecin me rassura.

Bernard se laissait soigné avec une gentillesse extrême quand il souffrait. Mais il était bien, des trois celui dont je redoutais le plus les sottises, les inventions saugrenues.

N'avait-il pas grimpé sur un échafaudage de fortune pour avancer la grande pendule jurassienne du bureau, afin que nous partions plus tôt à la fête du village... Mais il déséquilibra la pendule qui s'arrêta... Je le verrai toujours, mari à l'extrême; devant ces aiguilles qui ne bougeaient plus !

Renée avait l'habitude de nous écrire de longues lettres sur les mille et un incidents de la vie à Vosne. Le facteur arrivait aux alentours de midi. Alors je lisais ces lettres qui passionnaient les 3 enfants avant le repas. Une des lettres racontait (en style Renée), de façon sublime et douloureuse la mort de leur jeune chienne enfermée par inadvertance dans le coffre de la voiture restée au soleil. La petite bête y avait pris une congestion cérébrale et malgré les soins de Gustave, elle mourut. Les enfants étaient navrés.

Au moment de s'asseoir à table, plus de Michel ! ou était Michel ? Cherché vainement dans toute la maison, je commençais à être inquiète quand Anne-Françoise l'aperçut assis, pleurant au sommet d'une pile de bois sous le hangar. Je l'y ai laissé. Le repas fût morne. Après vaisselle et rangement j'allais vers Michel qui consentit à descendre, refusa de manger mais accepta d'écouter la suite de “ Croc Blanc “ que je lisais aux enfants les jours de pluie. L'odyssée canadienne de ce chien si sympa convenait à sa douleur enfantine.

Il y eu diversion car nos voisins réussirent le lendemain à capturer vivant un jeune renard qui s'était imprudemment introduit dans leur poulailler. J'avais vu des renards tués en Sologne, mais jamais vivants. Celui-ci, dans sa cage, montrait une impatience fébrile à fuir. La peur, la colère l'agitaient. Les enfants le regardaient sans se lasser, et Michel écrivit une longue lettre à François - le chasseur de la famille - pour raconter cet évènement assez rare. Le fermier tua le renard le soir même.

Autre incident : ce jour là nous n'étions pas allés en promenade parce que Jeanine et des amis venaient nous voir le lendemain. Je préparais la pâte d'un gâteau quand des cris m'élancèrent dans la cour où jouaient les enfants. Anne-Françoise avait renversé un bol de jus de pomme ' de pommes tombées - que Michel et Bernard pressaient dans une petite presse pour faire du cidre.) Dans sa fureur, Bernard avait mordu sa sœur au bras et un peu de sang coulait. Puisqu'il y avait “ effusion de sang” il fallait punir. J'ordonnais à Bernard de rester près de moi à la cuisine. J'avais sorti sur la table un beau plat à gâteau de porcelaine qui devait recevoir le gâteau que je venais d'enfourner. J'avais poussé la cruauté à ne pas lui donner à lécher la terrine où j'avais battu la pâte, ce qu'il adorait. Bernard était donc seul à la cuisine, il tournait en rond,

impatience, quand il accrocha, par mégarde, le plat de porcelaine... et le voilà brisé sur le carreau.

Bernard devint pâle, me regarda effaré, et fut plus effaré encore en me voyant lui sourire gentiment. Non, je ne gronderai pas, car tu ne l'as pas fait exprès, donc ce n'est pas une faute de briser un objet, fut-il précieux... Tandis que mordre sa sœur ... J'eus le sentiment qu'il comprenait très bien la différence des deux gestes ; il fut heureux de retourner jouer.

.....

Après la vente de Mont Saint Vincent François se fiançait avec une jeune personne reçue là-bas.

En avril 1963 " Dany " allait s'appeler Madame François Gros ! Le mariage civil et religieux eut lieu à Couternon, village de la belle propriété de Monsieur Knecht. Vraie cérémonie de campagne. Le cortège se forma tôt le matin, car il y avait, par extraordinaire deux mariages le même jour. La mariée en tête, au bras de son père, précédée des enfants et suivent par couples tous les parents. Le temps était radieux. Deux cents mètres ainsi pour atteindre la mairie. Joli défilé. Là, une surprise nous attendait. Le témoin du marié, un ami de François, se trouvait absent, très en retard. Le maire refusait de prendre acte du mariage. Quelques secondes de stupéfaction. Monsieur Milliat se présente alors pour remplacer le témoin manquant. " Impossible dit le maire, je ne sais qui vous êtes. " M. Milliat présenta sa carte d'identité. Le maire se confondit en excuses devant ce haut fonctionnaire ; les engagements eurent lieu.

.....

Je n'avais jamais vu Colette si imposante avec sa robe, parée de ses plus beaux bijoux anciens, son haut chignon, elle semblait sortir d'un cadre du XVII^e. Par deux fois, à l'hôtel, on est venu me demander qui était cette belle jeune fille. Je répondais " ma nièce, sœur du marié.

.....

Le jour de Paques 1966 naissait Anne.

L'année de cette naissance, en octobre 1966 Michel entrait au lycée Carnot et devenait notre pensionnaire. Ce fut pour nous un grand bonheur d'avoir cet écolier avec nous ! Je me souviens de ce premier jour de classe. Je sentais Michel très ému. Je l'accompagnais le matin à 8 heures. Instinctivement nous marchions la main dans la main. J'attendais près de lui l'appel des élèves et ne rentrais chez nous qu'après avoir entendu l'appel.

J'allais le chercher à midi : il était si désorienté qu'en sortant, il passe à côté de moi sans me voir. Pour les écoliers, cette entrée en 6^e est un choc certain.....

.....

J'ai senti ce désarroi chez Michel pendant quelques jours. Mais, comme déjà il était peu loquace, il ne formulait aucune remarque. Il connut bien vite le chemin du Lycée qu'il calcule au plus court. Il passait par la rue Dubois que les cars empruntaient aussi. Il me raconta plus tard qu'un de ces énormes bus circulant dans cette rue étroite, avait mal pris son tournant et était monté sur le trottoir à la hauteur de Michel. Tandis que tous les voyageurs hurlaient de peur devant le risque que courait le garçonnet, Michel s'était aplati le plus possible contre le mur en écartant les deux bras. La manœuvre du car avait écarté le danger.

Il faut toujours prier les anges gardiens de nos enfants.

.... de peur que je ne tombe en route
Bon ange, donnez-moi la main.

Michel partait le samedi soir et rentrait le dimanche. Il n'aurait pas manqué cette escapade pour tout l'or du monde. La ville lui pesait. Néanmoins il avait un ami, tranquille comme lui. S'il était silencieux, il restait aimable. Nous sommes allés un jeudi faire réparer son cartable de cuir. Il expliqua à l'artisan ce qu'il désirait. quand il fallut régler le travail " Non, dit l'ouvrier, j'ai si rarement affaire à des garçons bien élevés, que j'ai eu du plaisir à travailler pour toi. "

Madame Gagey que j'allais voir régulièrement dans sa maison du 3^o age, occupait encore son temps à collecter les vieux journaux pour les revendre à une usine. Elle concentrait sa collecte à la Centrale Catholique, tout près de chez nous. J'envoyais donc Michel porter là tous nos vieux journaux. Un jour, Michel tardait plus que de coutume à rentrer. On ne changeait pas de trottoir pour cette course, je ne pouvais être inquiète. cependant, après plus d'une heure d'attente, j'allais au dépôt et je trouvais un monsieur et Michel, assis sur un tas de papier, devisant tranquillement. Le monsieur, un ancien professeur rendait service à Mme Gagey , s'occupant de cette collecte. Ils rirent tous deux à mon arrivée. " J'avait tant de plaisir à bavarder avec ce jeune étudiant, me dit l'homme, que nous n'avons pas vu passer l'heure." J'ai regretté de les avoir dérangé. Ils devaient sur les programmes scolaires, bien sûr.

Le jeudi, quand les devoirs étaient finis, Michel lisait. Il prenait intérêt à tout. Calé dans le fauteuil près du radiateur, les deux pieds sur l'accoudoir. Je l'ai pris un jour, lisant avec passion la vie de Larrey, ce chirurgien célèbre des armées napoléoniennes.

Je le tirais de sa lecture pour jouer aux cartes et surtout aux dames. Au début il rechignait : quand il jouait avec Colette, il perdait trop souvent, et il avait horreur de perdre. Je l'ai déjà dit. Mais quand il vit mes distractions capables de faire d'énormes fautes, il se lança dans ce jeu et me " roula " avec bonheur. Je n'ai jamais pu concentrer mon esprit sur des cartes ou des pions. Je ne suis que mon jeu sans tenir compte du partenaire et des pièges que celui-ci me tend. Quand je les repère, c'est trop tard. Je suis vaincue.

C'est pendant son année de 5^o que les évènements de mai 1968 éclatèrent. Michel est allé en classe tous les jours " Nous sommes 3 élèves à suivre les cours, mais les autres élèves jouent dans la cour et refusent d'entrer en classe pour travailler. Signe des temps. Presque tous les cours étaient assurés par les prof. J'accompagnais un jour Michel au lycée "pour voir". De grands élèves discutaient dans la cour ou à la porte de l'établissement. L'enseignement libre n'a jamais fait grève.

Quand Michel était en 5^o nous avons acheté de concert l'appartement du 3^o. Me Lancelin, son propriétaire, nous incitait à le lui acheter. Gustave ayant trouvé l'occasion favorable, Colette et moi, à somme égale, avons acheté le bien fonds et à somme égale encore, Nini en devenait locataire pour toute sa vie.

En aménageant un soir son domaine, Nini tombe et se casse le poignet. Je la vois encore arriver pâle et crispée de souffrance. Immédiatement Michel s'offrit pour la

conduire à la clinique St Michel, près de chez nous. Là on la banda sommairement en attendant de la plâtrer le lendemain matin sous anesthésie. Nini et Michel rentraient vers 22 heures, assez émus l'un et l'autre. J'ai vu que Michel, déjà, se conduisait en adulte conscient de ses devoirs de famille. Il nous rendait d'ailleurs de bons services.

Gustave venait nous voir souvent et parfois il emmenait Michel pour ses courses. Je le priais une fois d'acheter une casquette à son neveu. Gustave était toujours d'avis de se couvrir la tête et Michel fut pourvu d'une belle casquette de cuir. Il la porta très peu, très peu. J'ai supposé que ses camarades devaient tous aller tête nue.

Le prof. de lettres demanda un jour en devoir de français comment chaque élève envisageait son avenir. Michel me montre son devoir où il affirme par 2 fois qu'il se préparait à être vigneron. J'en souris d'aise, mais pour l'instant ne prévoyais que le bac classique.

En 3^o, il était visible que son goût de l'étude s'amenuisait. Il refusait notre aide pour ses devoirs. Ses bulletins portaient des notes moyennes dans toutes les disciplines, sauf en math. Un de ses camarades l'aidait beaucoup. Le prof de math, seul, exigea que Michel redouble sa 3^o. C'est alors que Jeanine le fit inscrire à l'école de Viticulture de Beaune. J'en eu du chagrin.... le bachot me semblait nécessaire. Plus tard, Michel me dit combien il avait été heureux à Beaune : classe peu chargée, professeurs très près des élèves, travail théorique et pratique en équipe avec les professeurs.....

.....

La rentrée des classes était imminente et nous parlions de la venue d'Anne-Françoise : inscrite en seconde à l'école technique " les Arcades " où j'avais enseigné, A.F. devenait notre pensionnaire.

Décès de Renée.

La vie continuait. La présence d'A.F. nous fit grande joie. Après avoir refait la chambre de Renée de fond en comble, elle s'installait avec nous comme le fit Michel... Mais ce n'était plus une fillette.

Je l'aidais encore un peu dans son travail. Je dictais surtout de longs extraits de littérature qu'elle écrivait en sténo. C'était un travail sans âme. Au début, je cherchais de beaux textes pour la distraire dans un travail si ingrat, mais nous comprimes très vite, toutes deux, que le texte n'entrait pas dans son intelligence, que sa plume seule devait traduire par des signes les sons des mots prononcés. Exercice mécanique bienfaisant pour enregistrer le langage à sa vitesse normale ; exercice malfaisant pour l'intelligence, la réflexion, le temps d'une pause si faible soit-elle.

Anne-Françoise avait donc beaucoup de travail quand elle revenait le soir - plus que n'en avait Michel en classique. C'était rare quand elle pouvait regarder avec nous la télévision mais elle partait tous les vendredi soir et ce week-end la détendait.

Pendant sa dernière année de classe, entra dans sa vie, et notre vie, François

Parent. Il faisait son service militaire dans les chasseurs alpins. Une correspondance suivie s'établit entre eux. Il venait parfois la visiter et l'emmenait dîner à l'hôtel. Quand ils revenaient, ils allaient veiller un moment dans le bureau de Nini au 3°. Cet état de fait alertait ma conscience : jamais papa n'aurait accepté une telle liberté de la part de ses filles... D'ailleurs, nous n'aurions pas eu l'idée de prendre cette liberté de relations personnelles de fille à garçon ! Nini m'affirmait que les temps avaient évolués. D'ailleurs, Jeanine était au courant, ce qui m'enlevait tout souci.

Après son bac, Anne-Françoise vint encore commercer ses études d'infirmière. Elle prenait encore tous ses repas avec nous, mais habitait au 3° dans l'appartement de Nini. Elle nous intéressait beaucoup par le récit de sa nouvelle vie... Mais ce fût de courte durée car elle se fiançait et se mariait en novembre 1976.

Quelle jolie fête et quelle jolie mariée. Les belles photos gardent le souvenir de ces jolies filles et des beaux atours.

Après la messe à Vosne célébrée par les curés de Vosne et de Pommard, madame le maire réunit à la salle communale tous les invités et les amis de Vosne, tandis que j'étais chargée de recevoir à la maison de mémé, les personnes âgées qui ne pouvaient prendre part à l'apéritif. Les grands-parents de Pommard, les cousins de Marie-Louise étaient contents de faire connaissance en une conversation animée. A vingt heures on venait nous chercher et nous entrions dans une salle magnifiquement décorée. Les jeunes mariés occupaient le centre de la table et nous, les tables étant disposées en fer à cheval, leur faisons une cour d'honneur.

.....

A.F. se montrait bonne maîtresse de maison. Nous avions parfois sa visite. Une jour où nous parlions du bébé attendu "tu ne seras pas surprise, me dit-elle, car je ne veux pour parrain et marraine que des étrangers à la famille." Quand la pouponne arrive, dénommée Caroline, Gustave fut sollicité comme parrain et "Manou" une sœur de madame Parent, pour marraine.

L'esprit de famille avait ressurgi devant le berceau. J'en étais heureuse.

Pendant ce temps, Bernard était inquiet de son avenir. il avait réussi un B.E..P. d'électricien et désirait continuer, mais ne savait si l'école St Joseph le reprendrait pour obtenir son bac.

Un des derniers jours scolaires, alors que nous dînions avec Péterlé qui réparait l'électricité dans l'appartement de Nini, Bernard est arrivé, radieux : "Tante, st Jo. me garde ; je serai ton pensionnaire l'an prochain. Après le repas les 2 hommes sont montés dans la future chambre de Bernard où l'électricité fut placée selon son désir.

De nouveau, je passais mes deux mois d'été à Vosne et partageais mon temps entre Caroline et Anne quand celle-ci n'était pas à Couternon chez sa grand'mère. Pour Caroline qui couchait chez Jeanine, j'allais la chercher le matin dans son landau. Arrivée dans la cour où Gustave m'attendait, il prenait le poupon et le montait à l'appartement tandis que je rangeais "soigneusement" la voiture au garage; car mémé exigeait que ladite voiture fut recouverte d'un drap blanc pour que pas un brin de poussière ne vint ternir l'oreiller.

A la rentrée suivante donc, nous reprenions notre vie avec Bernard. Il s'était foulé le genou en moto et le médecin ordonnait la marche à pied. L'exactitude du lever

était de rigueur. Il ne rentrait pas à midi, mais la cantine cuisinait si mal que Bernard revenait affamé le soir, et pour lui je cuisinai un peu. Oh, simplement un bon beefsteak avec quelques oignons et des pommes de terre. Ses cours techniques se terminaient à 18 heures. Nous le voyons donc peu à la maison. Il n'apportait d'ailleurs que peu de devoirs et s'installait à la télévision devant des westerns pendant la veillée. Notre vie était calme. Pour moi, j'attendais mes deux écoliers à la fin du jour (Nini et Bernard). Ils arrivaient heureux, moi aussi.

en 1979 vint le temps de l'examen de Bernard. Il avait 14 en français, ce qui lui conférait 12 points d'avance tranquille sur ses résultats. A part ses maths il révisait peu selon mon désir et j'étais quelque peu soucieuse... D'autant plus qu'en ces derniers mois scolaires se démolissait le Carmel de Dijon. Bernard qui connaissait bien le chef de chantier, courait au sortir de classe sur le champ de démolition pour faire la chasse aux charpardeurs qui venaient dérober en douce certains objets (comme poignées de porte en cuivre, boutons électriques etc..) J'ai eu, grâce à Bernard, la possibilité de visiter le Carmel de la cave au grenier : construction du XIX^e magnifique de solidité ; les matériaux étaient tous de belle qualité ! J'étais ulcérée de voir démolir sciemment une demeure si bien assise sur ses bases ... et si bien entretenue. (' signe des temps) Il est impossible que les carmélites réfugiées à Flavignerot aient retrouvé une demeure d'une telle solidité.

Néanmoins, je ne pensais qu'à l'examen de Bernard qui ne se préparait pas. Pourtant, conscient de ses lacunes en math. Il me dit un matin qu'il allait réviser avec un camarade, et me donne son adresse. Je lui dit alors que la radio avait annoncé que Vosne avait été grêlé, je ne savais rien de plus. Un quart d'heure plus tard il revenait tout courant : le Bien Public donnait des photos de l'orage et il y reconnaissait les terribles dégâts de la maison de ses parents? Il partait dare dare à Vosne. Là, la maison de mémé était indemne mais celle de Jean envahie par les eaux au rez- de- chaussée connaissait les pires désastres : meubles renversés dans un torrent de boue. Caves inondées. Bernard rentrait le lendemain, très ému de cette catastrophe. Naturellement, les vignes étaient anéanties.

Bernard fut reçu à son bac ; je crois que la carmélite vénérée, sœur Elizabeth de la Trinité que j'avais prié lors de la présence du candidat au carmel, favorisa ce succès. L'ami de Bernard et son prof. vinrent prendre le champagne avec nous pour célébrer ce succès.

Bernard emporta ses affaires. Une page de ma vie était de nouveau tournée.

Les vacances me ramenaient à Vosne. Je voyais moins Anne. Comme ses cousins elle allait 3 semaines en Angleterre.

Mais Caroline, avec ses deux ans, imposait sa présence; et sa maman, nouvellement installée à Pommard même, nous la confiait volontiers. Nous la partagions avec grand'mère Jeanine. Je la promenais comme j'avais promené ses *cousins* mais je ne grimpais plus dans les vignes. Plus simplement et plus accessible à elle et moi nous allions parfois jusque chez François pour jouir de la balançoire. C'était merveille ! Bien vite elle reconnut les chemins du village ; et un jour, sortant du jardin de François et voulu me contraindre à prendre le chemin qui menait chez sa mémé. Je résistais, sachant Jeanine très occupée ce jour-là et devinant bien que la

petite aurait fait un caprice pour entrer. Alors, ma gamine se couche sur le trottoir de la mairie et se met à hurler. Je dis soudain " oh, la maîtresse qui va t'entendre ! " D'un bond elle fut debout, silencieuse, elle me prit la main et nous sommes revenues paisiblement. Elle allait à la maternelle à Pommard et savait " obéir " à la maîtresse.

Si l'école prenait conscience de son autorité naturelle, verrait-on dans de voyous dans les rues ?

Bernard fit son service militaire dès sa sortie de classe. Il fut tout de suite affecté à la conduite de poids lourds et circula ainsi à travers toute la France. Quand il résidait à la caserne, il nous amenait parfois ses camarades de régiment, ainsi nous ne perdions pas contact avec lui.